

Chapitre 16 - Golgotha :

La mort



n approchant de la croix, notre excitation était à son comble. Nous nous sentions plus heureux de consoler Jésus qu'affligés par les atroces souffrances qui le conduisaient à la mort. Et même, Jésus ne serait-il pas réconforté par notre désir de surprendre sur ses lèvres un sourire ? Paradoxe de l'amour !

« Jésus, nous voici près de toi ! Nous y resterons jusqu'à ton dernier soupir. Avec ce linge, j'épongerai ton sang. Cette eau et ce parfum rafraîchiront tes pieds. Mes mains effleureront doucement ta peau comme jadis. Ta chair et la mienne demeureront unies.

Je le fixais pour rencontrer son regard, mais ses yeux s'étaient dérobés, éteints. Paupières closes, je tentais de le rejoindre dans son errance et son délire. Où pouvait-il être ? À Jérusalem, à Béthanie, au puits d'Agar ? Moi aussi, je divaguais sur les lointains chemins de mon existence, avide de le retrou-

ver quelque part pour me sentir tout près de lui. Un murmure a filtré de ses lèvres : « Mère, mère ! » Où se trouvait-il maintenant ? Sa voix était si faible et fluette qu'elle m'entraînait vers son enfance, vers la solitude de la crèche. Mourant, il se trouvait de nouveau exposé comme à sa naissance. Né pour mourir ! Mais qui l'exhibe ainsi ? C'est l'« autre mère », la nôtre à tous, celle qui préparait sa mort dès son premier jour !

J'errais à travers ces pensées quand Jésus lança, cette fois d'une voix forte et accusatrice : « Mère, mère, mère ! » Des Juifs, qui se trouvaient à proximité, s'écrièrent : « Il appelle sa mère, alors qu'elle ne s'est jamais souciée de lui ! Allons la chercher pour le consoler, sans doute est-elle encore serveuse dans quelque lupanar de la ville ! »

J'ai voulu prendre Maria dans mes bras, mais elle s'est dégagée vivement : « non, ma fille, il n'appelle pas Myriam, mais Israël, notre mère qui étanche sa soif par le sang de ses enfants ». Puis elle a dit à Jésus : « J'étais là, mon fils, quand Myriam t'a exposé, je suis toujours là à l'heure où notre mère te hisse sur la croix. Je suis Maria, la fille d'Israël qui t'engendre par le sang de ta mort.

Quand tu invoquas ta mère,
qui t'exposa dans la crèche,
j'étais là, ô mon fils,
pour que tu vives.

Or que tu appelles la mère
qui t'a exposé sur la croix,
je suis encore là, enfant,
pour que tu meures.

Que ton regard luise dans mes prunelles
en quittant tes yeux ;
que ton soupir retombe sur ma bouche
avant de retourner au souffle créateur.
Je te garderai dans mon âme,
moi qui ne t'ai pas porté dans ma chair :
je t'enfanterai à la mort,
moi qui ne t'ai pas engendré à la vie.
Oh ! Rachel, viens pleurer ton enfant
lorsqu'il sera dans mes bras,
car je n'aurai plus de larme dans les yeux.

Une heure s'était déjà écoulée. Jésus paraissait apaisé, mais sa respiration était hachée ; de sa bouche grande ouverte, un râle annonçait sa mort prochaine. Alentour, ce n'était que désolation et silence. Les deux soldats qui montaient la garde s'é-

taient assoupis, tandis que le centurion veillait, sous sa tente zébrée de bandes rouges. De temps à autre, des curieux passaient et relevaient la tête en s'exclamant : « Ah ! Il voulait détruire le temple et le rebâtir en trois jours... Maudit soit celui qui pend au bois ! » Des pharisiens l'insultaient : « Souffle sur toi-même, toi qui as ressuscité les morts par ton haleine ! » Puis ils s'éloignaient en se dandinant.

Nous effleurions ses pieds, seule partie du corps accessible. Par nos doigts, nous gardions le contact avec lui. J'étais folle au point d'imaginer jouer de la harpe, me laissant emporter par l'inspiration la plus secrète de mon cœur. Sa chair, qui se tendait, prenait l'éclat du métal ; le sang mêlé à la sueur donnait de la patine à sa peau ; la bouche ouverte laissait apparaître sa langue desséchée. J'imagine que, dans son délire, il se souvenait du désert, des affres de la soif. Alors, ses mains pouvaient creuser le sable pour atteindre la couche humide et se saisir de racines. Maintenant, il ne goûtait que l'amertume de son palais et l'aridité de ses lèvres. Délirante d'amour, je l'accompagnais dans son désert, caressant doucement sa peau. Sous le jeu de mes doigts, j'essayais de lui rappeler la fraîcheur des ondes du lac. Salomé, elle, imaginait lui chanter la brise du

matin.

Je vis alors ses yeux concentrer en un regard la lumière diffuse et se porter sur moi. En un bref instant, je me suis vue en lui, et lui s'offrait à moi. Ses lèvres réussirent à former une parole : « J'ai soif ! » Ouvrant promptement mon sac, j'en sortis une gourde qui contenait encore quelques gouttes d'eau. Courant vers les soldats, je la leur tendis. L'un d'eux saisit sa lance, y fixa une éponge qu'il imbiba de l'eau du bidon, et l'approcha des lèvres de Jésus. L'eau ne put pénétrer dans la bouche, elle se répandit aux commissures comme des gouttes de rosée.

Jésus retomba dans son délire et je l'y suivis : « Te rappelles-tu, Jésus, notre rencontre au puits d'Agar ? Tu venais du désert, épuisé après une longue marche, les pieds ensanglantés, la bouche enfiévrée. " Jeune fille, m'as-tu dit, veux-tu me donner à boire ? " Ma cruche débordait d'eau fraîche puisée à la source. Je t'ai donné à boire, ai aspergé ton visage et ton cou ; les gouttes scintillaient sur ta manche et sur ta poitrine comme la rosée aux premiers rayons de soleil. Tu m'as regardée intensément, comme pour te retrouver dans mes yeux.

Puis nous nous sommes penchés sur le puits pour contempler le jeu de nos images qui miroitaient à la surface de l'eau. Elles se sont confondues quand tu m'as embrassée. Que sont devenues nos images ainsi réunies ? Maintenant tu es ce puits où nos images sont dissimulées dans le secret de Dieu ! Je tremble, je m'anéantis dans l'angoisse, mais il m'est doux de me perdre en toi tandis que tu meurs ! »

Émergeant de mon fantasme, je me suis surprise à caresser les pieds de Jésus, que je n'avais pas encore enduits de parfum. Salomé prit dans mon sac un flacon de nard que nous répandîmes sur ses chevilles. Tout en frictionnant, nos mains se croisaient, matérialisant ainsi le cantique que nos voix étaient incapables d'exprimer. « Salomé, en ce moment même je deviens Lo-Ruchama ; la beauté a disparu de mon visage ; la lumière s'est retirée de mes yeux ; ma respiration faiblit. Nous ne sommes plus qu'un parfum qui se répand au seuil de la mort. »

Je t'ai donné à boire, en puisant l'eau vive
le jour où tu t'épris du noir de mes yeux.
Te séduis-je encore pour que tu demandes à

[boire
Quand l'eau de ma source est devenue amère ?

Soldats, humectez-lui les lèvres
arides de soif, brûlées par le soleil.
Il y a encore quelques gouttes
dans la burette que j'ai remplie
pour désaltérer sa bouche, laver ses plaies.

Sens-tu, Jésus, la douceur des baisers
que j'ai laissés dans l'eau de mon cruchon ?
Les baisers de mes lèvres que j'ai donnés jadis
dans la passion de mon cœur, le désir de mon
[âme ;
Les baisers de nos marches, les baisers de nos
[nuits,
les baisers baignés de larmes,
teints de sang ?

Soleil, retire ta chaleur de sa bouche en feu,
fais qu'elle se rafraîchisse aux gouttes de rosée
qui ont jailli de mon cœur.

La sixième heure allait à son terme. Le ciel, jusqu'alors serein, commençait à s'assombrir, des nuages noirs montant de l'horizon. Au fur et à mesure qu'ils remplissaient le ciel, le soleil pâlisait. Jésus

montrait en lui des signes de ce profond changement. Son corps devenait opaque ; il redoublait d'efforts sur ses jarrets liés au poteau, pour fixer son regard sur le ciel. Guettait-il maintenant un signe, alors qu'il s'était toujours refusé à le demander à Dieu ? Espérait-il le prodige céleste qu'il avait repoussé à ses heures les plus périlleuses ? Des éclairs zébraient l'horizon ; l'écho encore lointain du tonnerre faisait présager un courroux qui nous mettait en émoi. S'il n'espérait pas un signe du ciel, Jésus déchiffrait au moins les signes des temps. Comment imaginer qu'il n'ait pas eu à l'esprit la parabole de Dieu, quand celle-ci parvenait à son terme ? Cette irruption de la nuit au milieu du jour ne pouvait que lui en confirmer le sens à l'approche de sa mort.

Quant à moi, même préparée à cette mort, je n'en mesurais pas toute l'étendue. Je scrutais aussi le ciel intensément. Un frémissement m'a parcourue toute entière quand je l'ai vu totalement recouvert de nuées obscures, répandant sur toutes choses une lueur blafarde, peuplée d'ombres. Soudain des ténèbres profondes violèrent les bornes imposées par Dieu au jour. Les soldats eux-mêmes cherchaient un refuge, se serrant entre eux. Un lourd silence

envahit l'esplanade ; seul le perçait le grondement du tonnerre. Un âne se mit à braire, errant sans savoir où aller. D'instinct il déchiffrait, lui aussi, les signes des temps.

Nous nous sommes blottis les uns contre les autres. Jeanne, qui s'était toujours tenue près de la mère et qui m'avait suivie partout, s'est levée et, les yeux tournés vers le ciel, s'est exclamée :

Je te reconnais, ô nuit,
toi qui m'avais recouverte de ton ombre
quand je vivais vouée aux plaisirs de la chair.
Pourquoi fais-tu irruption au milieu du jour,
en franchissant la marche
qui te sépare de la lumière ?
Le monde s'écroule-t-il pour retourner
au chaos de ses origines ?
Car je ne vois plus d'étendue sous mes pas,
ni de succession de temps.
Mes yeux n'ont plus d'éclat,
le sourire abandonne mes lèvres.
Le soleil se meurt dans cette nuit qui me recou-
[vre.

Mais je ferme les yeux
afin que la lampe d'amour

reste allumée dans mon cœur.

À la fin de sa complainte, debout, les yeux clos pour entrer en nous-mêmes, nous avons entouré Jeanne de nos bras. La nuit envahissait mon esprit, en elle s'évanouissaient mes désirs, mes futiles sourires. Ma vie entière se résumait en une journée, de l'aube au coucher du soleil, pour se perdre dans cette nuit sans fin, et mon « moi » quittait ma conscience, pour s'éloigner de mon existence et retrouver, par la mort, l'Être ! « Mon désir de toi, Jésus, est si exigeant que tu ne pourras pas le supporter. Il ne sera assouvi qu'en retournant aux origines. Je t'aimerai toujours de loin, tant que tu n'auras pas retrouvé les sources de ta vie ». Dans mon cœur, je guettais le signe : « Oui, il reviendra en fils de Dieu, en vrai roi, pour mettre la nuit en déroute ». Blottie dans notre groupe, je sentais le cœur de Salomé battre à l'unisson du mien ; sur ma poitrine se répercutaient le martèlement de ceux de Jean et de Jeanne, et la respiration affaiblie de la mère. Ainsi liée à eux, je devenais une seule chair : moi et toi, homme et femme, sœur et frère, enfant et mère, un enfouissement au cœur de l'existence, qui s'épanouit en une communion du « sentir », du « vouloir », du « voir » ou du « parler ». J'attendais

l'irruption de l'Être dans notre existence commune.

De nouveaux éclairs répandirent sur l'esplanade et sur la ville des lueurs sinistres. Des toitures furent emportées ; des crevasses s'ouvrirent dans le sol ; les poteaux ressemblaient à des épées gigantesques fendant l'espace, perçant les ombres en fuite. Frémissant sous cette tempête Jésus, une fois encore dressé sur ses jarrets, fouillait le ciel. Appelait-il une intervention de Dieu pour le délivrer de sa croix ? Je sentais sur ses pieds sa tension extrême pour surmonter son épuisement. Dents serrées, il retenait sa respiration, sa gorge se contractait : il attendait le signe. Les éclairs frappaient toujours la nuit.

Alors, Jésus poussa un cri puissant et passionné : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Je voulais me pénétrer intensément de ses paroles, mais il se tut. Soudain, la foudre fendit encore les airs. Dans un violent sursaut Jésus se cabra, comme pour défier le ciel muet, puis sa tête s'inclina sur sa poitrine et son corps s'affaissa sans vie ! Je ressentis dans mes mains le poids de son effondrement.

Je restais agrippée à la croix. Alors, Jean s'est écrié : « Le signe ! Le signe ! » La mère et Jeanne ont repris : « Oui, le signe qui vient du ciel ! » Il faisait toujours sombre. Salomé s'est exclamée à son tour : « Voici, le ciel et la terre protestent contre l'abandon de Dieu, ils déclarent que Dieu s'est refusé à intervenir pour le délivrer ! » Puis, écartant les bras et ouvrant son manteau comme une grande aile noire, elle a pris à témoin le tonnerre qui fracassait les airs : « Tonnerre, emporte l'écho du cri de Jésus, fais-le retentir sur les montagnes, dans les campagnes, à travers villes et villages de la terre, pour que les héritiers du Royaume sachent que le Seigneur l'a abandonné. Vous tous, pauvres, sourds, muets, boiteux, paralytiques, voyez, écoutez et venez jusqu'au Golgotha pour clamer avec moi votre révolte !

L'ayant jadis abandonné, Seigneur,
En l'exposant tout petit dans la crèche,
Tu as permis que comme un malfaiteur
Soit jeté au désert pour qu'il l'assèche.

Tu l'abandonnes quand il devient meneur
Pour expulser du temple les chevêches,

Ou quand Judas, disciple traditeur,
Par un baiser sa mission empêche.

Où étais-Tu lors de la Dédicace,
Ou de l'épreuve du signe du ciel,
De sa condamnation en contumace ?

Or il est mort, pendu sur une croix,
Comme un homme maudit, un criminel,
Et Tu te tais, n'élèves pas la voix !

Tandis que Salomé se lamentait sur l'abandon de Jésus, j'évoquais ces événements comme autant de moments où j'avais moi-même été délaissée par Dieu. Tout ce que Jésus venait d'éprouver trouvait un écho dans ma propre vie : si Dieu n'avait pas permis que je sois crucifiée dans mon corps, son rejet ne m'offrait d'autre perspective que la souffrance et la solitude. Jamais ma peau ne serait lavée du sang qui avait coulé du corps de mon bien-aimé. Comme lui, j'étais dépouillée de ma personnalité et de ma dignité. Aux yeux de tous, je n'étais qu'une prostituée, la séductrice qui avait corrompu le prophète de Nazareth. Dieu m'avait ôté le voile des filles d'Israël, la couronne d'épouse, il me priverait aussi de la bague dont hérite la veuve. Je ne me nommais plus Maria, l'aimée, mais Marah,

l'amère. Je n'étais plus Ruchama, mais Lo-Ruchama, privée de grâce et de miséricorde.

Je me surprénais à adresser à Dieu la prière que Jésus nous avait enseignée : « Notre Père, qui es aux cieux... » Mais tout était si désolé autour de moi, mon cœur éprouvait une angoisse si profonde, que j'en vins à me persuader que Dieu n'était pas plus aux cieux que sur terre. J'étais seule désormais, sans beauté sur mon visage ni éclat sur mes yeux : une peau couverte de poussière et tachée de sang, un être sans âme sur une terre sans Dieu, une fleur dont la couleur, les formes, le parfum, les ombres elles-mêmes, se perdent dans l'amalgame de la nuit.

La lumière du jour éclairait de nouveau le Golgotha et la campagne environnante. Jean, qui nous avait entraînées à l'écart de la croix, nous confia : « Mes sœurs, je connais comme vous l'amertume et la désolation ; par contre, je suis convaincu que Dieu a donné le signe du ciel. En t'écoutant, Salomé, les paroles d'Osée me revenaient à l'esprit : *" Je déchirerai, puis je m'en irai. J'emporterai, et nul ne m'ôtera ma proie. Je m'en irai et je reviendrai dans ma demeure... "* La foudre a éclaté et le

tonnerre a retenti, parce que Dieu a quitté Israël, comme Il était venu. Il a emporté avec lui l'éphod, la couronne du roi, et Il a déchiré le voile du temple. Auparavant, il a privé la fille d'Israël de sa bague d'épouse, de sa couronne et de son voile. Il l'a dépouillée comme une prostituée. Il a brisé le sceau du peuple élu. Désormais, en Palestine, il n'y a plus de fils d'Israël, il ne reste que des Juifs. Jésus est le signe du retour de Dieu à sa première demeure ; il a été l'ultime tentative de Dieu pour instaurer l'alliance nouvelle de l'amour ; il est devenu la parabole du peuple abandonné. La lumière de ses yeux s'est éteinte et la parole de sa bouche s'est tarie. Il n'a plus ni beauté, ni éclat pour attirer nos regards, et son aspect n'a plus rien pour nous plaire. Méprisé et abandonné des hommes, homme de douleur et habitué à la souffrance, il est celui dont on détourne le visage. L'eau purificatrice est tarie dans les sources du temple ; le sang ne jaillit plus du corps des victimes pour le sacrifice. La vie qui s'est retirée du corps du crucifié est l'ultime purification. »

Les soldats s'approchèrent nonchalamment de la croix. Ayant constaté que Jésus était mort, ils al-

laient se retirer quand l'un d'eux, saisi d'un doute, empoigna sa lance et, d'un coup puissant, lui transperça le cœur. Un flot de sang jaillit de la profonde blessure, vif d'abord, puis clair et limpide. « Du sang ! » me suis-je exclamée, et Jean, aussi stupéfait que moi, a ajouté : « Et de l'eau ! » Les soldats s'éloignèrent, insouciant, tout était accompli !